

Un destin

I

Il y avait la Mer, et, devant elle, le troupeau des Affairés.

Les Affairés pensaient à la mer comme à un décor, un agrément de leur existence.

Par exemple, quand un Affairé allait au bord de la mer, il ne pénétrait pas en elle comme en un Port, mais il lui suffisait qu'elle lui tînt compagnie, avant ses batailles futures.

Car les Affairés étaient de grands batailleurs.

De la sorte, personne parmi eux n'était plus capable de sentir que la Mer était *présente*.

Ils l'avaient, au fond, véritablement oubliée. Et puis même, ils avaient oublié jusqu'à leur Oubli.

Et la Mer attendait.

II

Un jour, l'Homme vint, et il regardait loin devant lui, vers le soleil. Il n'était pas de la race des Affairés.

Il s'avança à la rencontre de la Mer, il courut vers sa Fiancée.

Et les noces furent éclatantes, dans l'eau verte et la poussière dorée. Et le Monde fut aboli.

Au retour, du silence s'élevait une respiration régulière, loin du bourdonnement des Affairés.

III

Alors, la Femme s'approcha, et elle riait. L'homme ne savait pas d'où elle venait. Il la vit, il rit avec elle. Il la suivit, le cœur battant, infidèle.

Derrière lui dormaient les vagues, ses seules fidélités.

IV

Il connut qu'elle était différente de lui, et il en souffrit.

Il connut que tout ce qui lui restait à connaître aussi était différent de lui, et il en souffrit.

Il vit la profusion contradictoire du Monde, et, pour s'y diriger, il y chercha des lois. De cela aussi il souffrit.

En somme, il vécut, il grandit.

V

De temps en temps, bien sûr, il regardait encore au loin, vers la Mer. Et la Femme en souffrait, car elle sentait bien qu'il pensait à sa Maîtresse.

Mais l'image de la Mer, en lui, se modifiait, progressivement. D'innocente et pure au début, voilà qu'elle devenait rieuse. Elle lui disait, gaiement, de raconter son histoire.

Et sa vie lui apparaissait, maintenant, comme des rochers invinciblement submergés d'écume, à marée montante, et la voix de la Mer était comme la musique de Mozart.

VI

Un jour, il décida d'écrire, et voici ce qu'il écrivit :

« Et comme ils eurent beaucoup d'enfants, ils assassinèrent méthodiquement leur Âme.

Et, comme tout le monde souvent – enfin, quelquefois – ils se demandèrent pourquoi.

Et leur maison était belle, et leur chambre était inondée de soleil, et les meubles étaient de haute époque... »

Ce fut alors que la Mer fit en lui irruption, recouvrit tout de son éclat de rire, impérieux, dominateur. Apparemment elle se vengeait d'avoir été trahie.

Au milieu de ce rire, il pensa : « Les Sirènes ne chantaient pas, elles riaient. »

Mais maintenant, elles criaient. Alors il entendit le klaxon de l'ambulance, et il vit pénétrer les blouses blanches. Il riait toujours.

Il se trouvait au pays des Affaires, et les Affaires ne comprennent pas la musique de Mozart.

©Michel Théron